

BRISÉÏS
Ombres et chimères

Partie 1 - Le passage

REJOIGNEZ LES CHERCHEURS DU RÊVE

Les Chercheurs du Rêve reçoivent par email les secrets de construction de la série Briséis, des photos des coulisses, et des cadeaux-surprise qui accompagnent la série.

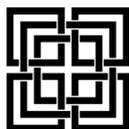
Les Chercheurs du Rêve sont toujours les premiers à entendre parler d'une nouvelle parution !

Rendez-vous à la fin du roman pour plus de détails sur l'inscription...

BRISÉÏS

OMBRES ET CHIMÈRES

TIPHAINE SIOVEL



Irealistic

© Tiphaine Siovel, Irealistic, Londres, 2019

ISBN: 979-10-227-9524-1

PARTIE 1

LE PASSAGE

PROLOGUE

Lucien écarta d'un doigt les boucles brunes de sa petite fille, déposa un baiser piquant sur son front.
— Il faut dormir maintenant, murmura-t-il devant sa mine boudeuse.

— Mais je ne peux pas dormir, protesta Briséis, il ne fait même pas nuit !

Son père soupira, enroula un bras autour de ses épaules. À travers le Velux, la lumière du couchant illuminait le visage encore poupin de Briséis, sa peau claire, ses légères taches de rousseur, ses beaux petits yeux noisette. Il n'avait jamais pu lui résister.

— Je pourrais te raconter une histoire, admit-il, mais Annie ne va pas être contente...

— Maman n'a pas besoin de toujours tout savoir, riposta Briséis avec un petit air coquin.

Des fossettes se creusèrent sur les joues rugueuses de Lucien. Il plissa ses yeux bleus perçants, et chuchota :

— Et si je te racontais une toute nouvelle histoire ?

Briséis hésita. Son père avait toujours ce même air énigmatique lorsqu'il s'apprêtait à se lancer dans une tirade épique sur les aventures impossibles d'un personnage au nom imprononçable.

— Une *bonne* nouvelle histoire, alors.

— Si tu promets de ne la raconter à personne. Quoi qu’il arrive.

— Quoi qu’il arrive, jura Briséis.

Elle lui tendit une main solennelle. Il la serra avec un sérieux de ministre. Ce serait leur secret.

— Il était une fois un château, entama Lucien, si grand qu’on ne pouvait en voir les limites. Des tours aux formes extravagantes s’élançaient vers le ciel et emplissaient l’horizon aussi loin que le regard se posait. Dans ce château vivait une multitude de petits lutins habillés de bleu, tous prisonniers d’un gros méchant Vilain qu’on n’avait jamais vu.

— Pourquoi on ne l’avait jamais vu ? demanda Briséis en se blottissant contre lui.

— Parce qu’il ne voulait pas être découvert. Il avait promis aux lutins monts et merveilles pour les attirer du monde entier dans son château. Mais il ne pouvait les maintenir captifs que s’il gardait bien cachés son identité et son plus Grand Secret.

— Quel Grand Secret ?

— Un secret si bien protégé, que même ton savant de père ne l’a jamais découvert...

Briséis resta suspendue à ses lèvres, espérant que son savant de père allait changer d’avis et lui révéler la clé du mystère, mais Lucien maîtrisait trop l’art du suspense. Il continua comme si de rien n’était :

— Le grand méchant Vilain accordait aux lutins une seule chance de rentrer chez eux : s’ils réussissaient tous les défis qu’il leur lançait et passaient les murailles du château au bout de neuf mois exactement, ni avant ni après, alors le Vilain les laissait repartir. Seulement le château se trouvait dans le Monde du Rêve, où le temps n’existe pas. Les horloges ne disaient jamais la vérité, et le soleil n’en faisait qu’à sa tête. Aussi les lutins devaient-ils faire bien attention de ne pas se tromper dans leurs calculs, car ils risquaient de rester enfermés jusqu’à la fin de leurs jours.

Briséis jaugea son père.

— Elle n'est pas logique, ton histoire. Si le temps n'existe pas, ils ne peuvent pas le compter.

Lucien parut se réjouir de sa remarque. Il s'amusa à lui pincer le nez comme un magicien, sortant son pouce entre ses doigts pour lui montrer qu'il le lui avait volé.

— Tout peut exister si on y croit. Et comme on ne peut s'empêcher de croire que le temps existe, si ce n'est pas le cas, on s'arrange pour le faire exister tout de même. Mais ce temps-là est subjectif, il n'a d'importance que dans l'esprit de celui qui le mesure. Tu comprends ?

— Non, soupira Briséis, déçue. Je ne comprends jamais rien à tes histoires.

— C'est assez simple pourtant, continua Lucien sans se démonter. L'esprit du rêveur enregistre des souvenirs, qui s'accumulent et recréent un temps fictif. Les lutins bleus devaient donc réunir précisément neuf mois de souvenirs pendant leur sommeil, pour pouvoir s'échapper du château. Tu vois ce que je veux dire ?

— Si tu dis oui, Briséis, il finira par te laisser tranquille, fit une voix douce sur le pas de la porte.

Sa mère vint s'asseoir sur le bord du lit, posant une main sur son ventre rebondi.

— Si tu as le toupet de désobéir aux consignes, le taquina-t-elle, raconte-lui au moins des histoires de son âge ! De quoi aura-t-elle l'air à l'école si elle explique à ses copains que son petit frère est un lutin bleu qui vient d'un château imaginaire ?

— Il n'a pas besoin de m'expliquer, rétorqua Briséis, j'ai sept ans, je sais très bien comment on fait les bébés.

Lucien lui confia à l'oreille :

— Ce n'est pas du tout l'histoire que j'essayais de te raconter. Je parlais du grand château caché dans le Monde du Rêve, qui...

— Quelle que soit l'histoire que tu essayais de raconter, ce n'est plus l'heure, coupa Annie en se relevant. Je vous laisse cinq minutes.

Lucien attendit que sa femme ferme la porte avant de reprendre la parole. Il se pencha vers Briséis, l'air triste, la voix grave.

— J'aurais aimé que ces cinq minutes puissent durer une éternité.

— J'en ai marre de tes histoires qui ne veulent rien dire, bougonna Briséis en s'enroulant dans ses couvertures.

— Les temps vont être durs pour ta mère, tu sais. Accoucher, ce n'est pas facile. Tu me promets que tu veilleras sur elle ? Je vais peut-être devoir partir quelque temps. Dans le Monde du Rêve.

— Je crois que j'y serai avant toi, grommela Briséis en fermant les paupières.

— On dirait que le marchand de sable est déjà passé, murmura Lucien en l'embrassant.

Si elle n'avait pas été sur le point de s'endormir, Briséis aurait peut-être trouvé étrange de sentir une larme couler sur la joue de son père. La voix de Lucien l'accompagna dans son sommeil.

— Tu vas me manquer. Fais de beaux rêves.

Puis une autre voix, frêle, nasillarde, lui succéda :

— Il est temps, Lucien. Il faut partir.

— Je sais.

ENTRE LES NUAGES

La voix étrangère parcourut ses muscles dans une vague de frissons, la secoua comme une décharge électrique. Elle se réveilla brusquement. La sueur perlait sur son front. Ce timbre si particulier, ce son aigu, presque métallique ; Briséis aurait pu reconnaître cette voix entre mille : celle d'un angelot.

La voix ne provenait pas d'un rêve, mais bien d'un souvenir. L'événement le plus marquant de son enfance – sa dernière conversation avec son père avant qu'il ne perde l'esprit – venait de remonter à la surface, limpide, bousculant tout sur son passage.

Un angelot s'était trouvé là.

Dans sa petite maison de banlieue, rue de Bellevue. Voletant quelque part entre son lit en bois clair et ses posters du roi de la jungle.

Briséis ouvrit grand les bras, inspirant profondément pour se libérer du poids qui lui comprimait la poitrine.

— Hé ! Ça va pas, non ? jura un jeune homme au-dessus de sa tête.

Pire, songea-t-elle, dans son souvenir, son père était conscient de la présence de l'angelot. Il *parlait* à la chimère comme il aurait discuté avec n'importe quelle personne réelle... Comment cela

était-il possible ? Briséis rit de sa propre crédulité, se rappelant Alix, son amie punk, qui l'accusait de passer sa vie dans les nuages. Les angelots n'existaient pas...

Mais la voix nasillarde ne cessait de résonner dans sa tête.

Elle se redressa subitement pour inspirer une bouffée d'air frais.

— Briséis ! T'es pas bien ! Tu veux nous tuer ou quoi ? cria le jeune homme, le visage blême, en lui attrapant les poignets pour la maintenir en place.

Sous ses épais sourcils froncés, il la torpillait de ses grands yeux verts. Sa poigne était ferme, mais à travers sa chemise de lin, tout son corps tremblait. Derrière lui, d'autres voyageurs vêtus de tuniques blanches l'observaient, blottis les uns contre les autres.

Alors seulement, Briséis remarqua les nuages si gros et si blancs qui paraient autour d'eux. Son regard se perdit dans le vide sous ses pieds et elle éclata de rire.

— Je... J'avais oublié où nous nous trouvions ! Dans les nuages ! Je suis dans les nuages !

Leonel la toisa d'un air inquiet.

— Tu crois que c'est le moment de s'endormir ? La tête sur mes genoux en plus !

— Tu n'avais qu'à pas me laisser faire.

Leonel s'apprêtait à répliquer, mais Briséis, balayant du regard le chemin invisible sur lequel ils étaient assis à quelques milliers de mètres d'altitude, fut soudain prise de vertiges qui la précipitèrent dans un fou rire incontrôlable.

— Je ne vois pas bien ce qu'il y a de drôle, cingla Leonel.

Et pourtant... Elle s'inquiétait de l'existence d'angelots tout en se promenant au milieu des cieux et à travers le temps, accompagnée de six personnages d'époques différentes. C'était le comble du ridicule. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'en rire.

Des images se bousculèrent devant ses yeux à mesure que le sommeil la quittait et qu'elle reprenait ses esprits. Des images qui n'auraient pas dû exister, ou seulement dans un rêve, justement. Des harpies, diabesses aux bras ailés, crachant leur haine

tout en serrant leurs pattes d'aigle autour de leurs proies. Un dragon noir, gigantesque, pressant ses naseaux embrasés et sa crête dorée contre les murs d'un couloir interminable, tirant le tapis de ses immenses griffes pour ramener Briséis à lui. Des cavaliers noirs, montés sur des chevaux enragés qui la chargeaient. Des chimères, une multitude de chimères, mélanges improbables d'hommes et d'animaux, qui se déversaient des tableaux accrochés aux murs pour lui courir après... Un crocodile, la gueule ouverte, dans la plus grande des bibliothèques... Et un petit garçon à la houppette blonde, le visage poupon mais l'air sombre, de courtes ailes blanches déployées dans son dos. À demi dénudé, il pointait sur elle son arc bandé, le regard rempli de haine mais aussi de terreur.

Tout cela aussi était un souvenir... Ou l'était-ce vraiment ? Briséis et ses amis avaient beau se trouver au milieu du ciel, Leonel croyait toujours qu'elle avait été victime d'une illusion de la Citadelle.

La Citadelle...

Briséis ferma les paupières pour chasser de son esprit l'angoisse qu'elle avait lue dans les yeux de l'angelot, et qui rendait si réelle la menace de la Citadelle. Arrachée depuis quelques heures seulement à l'emprise des serviteurs de la forteresse en Grèce, elle avait encore du mal à réaliser ce qui s'était passé. En gravissant les marches de leur escalier invisible, elle s'était évertuée à faire le tri. Une chose lui paraissait certaine à présent : Agis, roi des Spartiates et Élite Alpha, avait lui aussi eu peur à l'idée d'être accusé d'une faute grave par la Citadelle. Élités comme chimères craignaient véritablement la forteresse.

Leonel avait tort ; elle n'avait pas été victime d'une illusion. Les deux angelots n'avaient pas cherché à la berner, ils avaient tout tenté pour se protéger du courroux de la Citadelle : au risque d'attirer l'attention de cette dernière, l'un d'eux avait réellement transporté Briséis à l'intérieur de la forteresse. Il avait voulu que Briséis l'aide à retrouver un exemplaire de la lettre de son père. Cette lettre, les angelots avaient voulu la détruire, pensant qu'elle

était une preuve suffisante pour que la Citadelle les déclare coupables de trahison.

La lettre expliquait tout : comment les angelots avaient désigné Briséis par erreur comme élève de la Citadelle, comment Lucien, commandité par les angelots pour empêcher son transfert dans la forteresse, s'était au contraire démené pour l'y envoyer tout de même. Parce qu'en devenant élève de la Citadelle, Briséis avait une chance de comprendre la source de son pouvoir, et d'empêcher la forteresse de continuer à diriger secrètement le monde.

Il n'existait finalement qu'un seul exemplaire de la lettre, inoffensive pour les angelots car écrite à l'intérieur de la Citadelle, dans le Monde du Rêve. La Citadelle acceptait comme preuve effective d'un acte uniquement les documents provenant du monde réel. La lettre de son père n'en restait pas moins précieuse pour Briséis. Mais naturellement, maladroite comme elle l'était, elle s'était empressée de la perdre. Elle avait laissé une bourrasque la lui arracher des mains, juste au-dessus de la falaise où commençait l'escalier invisible. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir relire ces lignes emportées par le vent.

— Mon père connaissait l'existence de la Citadelle et des angelots avant même d'être enfermé dans la forteresse, dit-elle à ses amis. Je viens juste de me rappeler de la dernière fois où il m'a parlé, avant de se transformer en légume. J'étais sur le point de m'endormir, alors je n'ai pas fait trop attention, mais c'est sans doute justement pour ça que j'ai pu l'entendre, parce que j'étais déjà proche du Monde du Rêve... Il y avait un angelot présent, et mon père lui parlait.

— Ou alors tu t'étais justement déjà endormie, appuya Leonel.

— Je me le rappelle très bien, ce n'était pas un rêve, rétorqua sèchement Briséis. Enndall, toi, tu me crois : ce jour-là, mon père m'a parlé de la Citadelle. Je n'avais que sept ans, et bien sûr, je n'ai rien compris. Mais il m'a parlé d'un grand château dans un Monde du Rêve, où vivent des lutins habillés de bleu, comme les élèves de la Citadelle. Il m'a raconté que personne ne connaissait l'identité du méchant Vilain qui dirigeait le château, et qu'il ne

pouvait garder ses habitants prisonniers que s'il cachait son identité et son plus Grand Secret ! Mon père à cette époque en savait déjà autant que la résistance ! Il savait que le Grand Secret de la Citadelle comprend l'identité de celui qui la dirige. Il savait que ce secret permet à la forteresse de rester cachée dans l'ombre, pour manipuler le monde à l'insu de tous. Et je suis sûre qu'il savait au moins tout ce que nous avons appris dernièrement : que la Citadelle forme une Élite. Que ceux qui ne réussissent pas la formation restent piégés dans la forteresse, et que les autres sont renvoyés, chacun dans son époque, pour la servir et concrétiser ses plans de domination. Je ne sais pas s'il connaissait l'existence de la résistance, s'il savait qu'elle cherche à déstabiliser la Citadelle pour comprendre son Grand Secret, et la forcer à se révéler au monde... Mais il avait conscience de l'existence de chimères, puisqu'il discutait avec un angelot ! Il devait être au courant que la Citadelle utilise toutes sortes de chimères pour contrôler les peuples et leur faire peur !

Leonel leva les yeux au ciel, et chercha secours dans le regard clair d'Enndall. Briséis se retint de lui donner un coup de coude dans les côtes.

— Il est impossible de se reposer dans ces conditions, il vaut mieux repartir, décida Enndall. En route, tu pourrais nous en dire un peu plus sur ton père, Briséis.

Le chevalier dégagea une mèche de cheveux châtain de son front, se redressa doucement, mesurant chacun de ses mouvements, gêné dans son exercice de funambule par la grande épée ficelée sur son dos. Même piégé dans une position délicate, Enndall ne perdait rien de son charisme naturel. Ses épaules larges, ses grandes mains, son port altier évoquaient ses origines seigneuriales. Briséis se sentait toujours bien en sa présence. Comme si elle reconnaissait en lui la figure paternelle rassurante qui lui avait manqué durant son adolescence.

Il tendit la main à Liz, pour l'aider à se relever. La grande jeune femme rousse lui rendit un sourire crispé, éclairé de jolies fossettes.

— Quand faut y aller, faut y aller, soupira-t-elle, rassemblant son courage.

En tête de file, la comédienne venue du quatrième millénaire avait pour mission d'asperger de vapeur de parfum le chemin invisible qui les transportait à travers le temps. Une amie du vieil homme à la tête de la résistance lui avait offert la fiole. La buée révélait l'emplacement d'un sentier en zigzag ou de marches traçant une voie éphémère sur laquelle ils se dépêchaient d'avancer avant qu'elle ne disparaisse.

Derrière Liz et Enndall venait Meng Zhou, leur vénérable général chinois. Ce dernier attrapa la main du chevalier avant de se lever, puis aida Ohanko, l'Indien des plaines d'Amérique, à se lever à son tour. Ils avaient pris la décision de ne jamais se lâcher, pour ne pas risquer de glisser de l'escalier invisible. Ohanko tendit la main à Leonel, qui donna la sienne à Briséis. Celle-ci aida Aeneas, le dernier de la file, à se mettre debout.

— Nous t'écoutons, Briséis, dit Enndall alors qu'ils se remettaient en marche.

— Je n'ai pas bien connu mon père. Jusqu'à mes sept ans, c'était un physicien brillant, qui passait son temps à inventer des expériences plus farfelues les unes que les autres. Du jour au lendemain, il a perdu la tête et il est devenu végétatif, exactement comme les hommes étendus dans le temple d'Aphrodite. C'était juste un peu avant la naissance de mon petit frère. Il a passé plusieurs années à l'hôpital, puis il est revenu vivre à la maison, parce que ma mère pensait pouvoir le ramener à la vie. Pendant onze ans j'ai observé son regard vide, le même que celui des hommes que les prêtres nourrissaient à Sparte. Mon père a été prisonnier de la Citadelle tout ce temps, je ne vois que cela comme explication. Mais il n'a pas dû y rentrer d'un coup, comme moi ou les autres élèves, puisque ce jour-là, dans ma chambre, il avait l'air de déjà bien la connaître. Il a dû faire plusieurs allers-retours avec ses expériences, et puis la Citadelle l'a probablement fait prisonnier... Et puis soudainement, juste après qu'une mystérieuse tache soit apparue sur mon cou, il s'est réveillé, disant qu'il pouvait me

guérir. La tache, c'était la marque de la flèche des angelots, bien sûr. La flèche que je n'aurai pas dû recevoir, et qui me désignait comme élève. Les angelots lui ont permis de sortir de la forteresse pour effacer leur faux pas, puisqu'ils m'avaient désignée par erreur. Mais il n'a pas suivi leur directive : il m'a tout de même envoyée dans la Citadelle pour me donner une chance de découvrir ses secrets. Il m'a installée dans l'une de ses inventions, une machine bourrée de fils, et je me suis réveillée dans la Citadelle. C'est ce qu'expliquait sa lettre. Je n'arrive pas à croire que je l'ai laissée s'envoler.

— Si tu ne l'avais pas laissée s'envoler, nous serions encore en Grèce, à chercher l'escalier, fit remarquer Liz. Ne sois pas si dure avec toi-même.

Briséis hocha mollement la tête. Liz disait vrai : en s'échappant avec la bourrasque, la lettre de son père s'était brusquement arrêtée dans le vide, juste après la falaise, révélant enfin l'escalier qu'ils peinaient à trouver.

— Comment cette lettre est-elle arrivée dans les mains de Llyr, dans une tout autre époque ? demanda Leonel.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais mon père l'a écrite hors du temps, puisqu'il se trouvait dans la Citadelle. Alors la lettre pouvait aussi bien arriver dans l'Antiquité.

— Peut-être que ton père savait que tu allais passer par là, suggéra Enndall.

— Peut-être... Mais ce n'est pas ce qu'il laisse entendre dans sa lettre. Il semble plutôt espérer que je termine mon cursus d'élève dans la Citadelle...

— Tu crois que ton père connaissait le vieil homme du désert ? enchaîna Ohanko.

— Je ne sais pas si mon père avait entendu parler de lui, mais quand je suis arrivée dans sa hutte, le vieil homme m'a dit qu'il ne le connaissait pas. Je ne crois pas que mon père soit sorti des murs de la Citadelle durant son emprisonnement dans le Monde du Rêve.

— Alors ce n'est pas le vieil homme qui l'a incité à t'envoyer

dans la Citadelle, dit Meng Zhou. Que cherchait-il, à ton avis ? Pensait-il vraiment que tu aurais une chance de découvrir le secret de la Citadelle, là où lui-même n'avait pas réussi depuis onze ans ?

— Il s'est passé onze ans du point de vue de Briséis, remarqua Leonel, mais peut-être pas du point de vue de son père dans la Citadelle. Puisqu'il n'y a pas de temps dans le Monde du Rêve.

— C'est vrai, réfléchit Briséis, mais l'esprit humain ne peut s'empêcher de recréer un temps fictif. Nous accumulons neuf mois de souvenirs en l'espace d'une seconde, puis l'esprit se sépare du corps. Le corps reste végétatif jusqu'à mourir de vieillesse, et l'esprit... L'esprit doit continuer d'accumuler des souvenirs, indépendamment de l'absence de temps... Jusqu'à la mort du corps.

— Une accumulation subjective des souvenirs..., poursuivit Leonel, songeur. Seul ton père pourrait nous dire combien de temps il pense avoir passé dans la Citadelle. Alors, Briséis ? Pensait-il vraiment que tu aurais une chance de découvrir le secret de la Citadelle ?

— Je ne sais pas... Il n'avait peut-être pas le choix.

Liz s'arrêta pour se tourner vers elle. Les autres l'imitèrent, mais personne ne dit rien.

— Et toi Aeneas, qu'est-ce que tu en penses ? demanda finalement Liz. Tu n'as rien dit depuis des heures.

— Peut-être ton père avait-il reçu un message des dieux, dit Aeneas.

Briséis se retourna prudemment vers le jeune Spartiate, pour ne pas perdre son équilibre. Il avait les traits aussi tendus que sa voix. Il hocha la tête dans un faible signe d'encouragement.

— Les sacrifices que nous demandent les dieux sont parfois durs, mais eux seuls savent ce qui doit être fait.

Des images de la mort de Kasen, le meilleur ami d'Aeneas, revinrent à Briséis, comme elle découvrait les yeux rougis du jeune Spartiate. Elle serra les mâchoires. Aeneas tâchait de faire bonne figure, mais le sacrifice qu'il pensait devoir à ses dieux pour la réussite de leur quête pesait lourd sur son cœur.

— Nous n'avons pas pris le temps d'honorer convenablement

ton compagnon d'armes, Aeneas, dit Meng Zhou d'un ton grave. Il est mort pour nous protéger de l'Élite, il mérite les honneurs.

— Marchons, déclara Ohanko, je vais chanter pour lui.

Ils se remirent en marche, et Ohanko entonna une magnifique complainte.

Ses longs cheveux noirs et lisses ondulaient dans le vent, comme sa puissante voix de baryton s'élevait entre les nuages aux couleurs toujours changeantes. Briséis se laissa emporter par l'émotion poignante du chant, qui transformait si bien la douleur d'une perte en sublime ode à la vie. Elle en oublia ses chevilles endolories, ses mollets et ses cuisses tremblants de fatigue après une si longue ascension.

Ils marchaient depuis une éternité. Les heures se succédaient sans qu'ils puissent les compter et à force, ils avaient perdu toute notion du temps. Le soleil ne leur était d'aucune aide : il se déplaçait dans le ciel sans la moindre logique, illuminant les châteaux de brume d'un rose crépusculaire, et l'instant d'après des nuances orangées du couchant. Longtemps ils avaient marché sans rien dire, concentrés sur le vide et leur avenir incertain. Les yeux rivés sur ses pieds, Briséis avait observé ses sandales se teinter des couleurs du moment et rythmer son avancée de grincements si grotesques dans le silence des cieux, qu'ils avaient fini par instiller le doute dans son esprit. Se rendaient-ils réellement quelque part ? Y avait-il un sens à tout cela ?

L'éclat du chant d'Ohanko, mélancolique mais plein d'espoir, revigorait leur foi. Ils en avaient grand besoin, n'ayant d'autre choix que de poursuivre, en espérant que le chemin invisible les mène quelque part.

— C'était magnifique, merci, dit Aeneas après que le vent eut emporté les dernières notes. À mon tour de chanter quelque chose. J'ai fait ma première grande campagne de guerre aux côtés de Kasen il y a cinq ans. Nous avons à peine vingt ans. On allait au-devant de l'armée d'Athènes. On n'avait jamais été autant de Spartiates à marcher en cadence, et on avait essuyé un bel orage, alors

tout le cuir grinçait. Kasen et moi, on avait inventé une petite chanson pour aller avec.

La mélodie qu'il entonna à pleins poumons n'avait rien de triste. Proche des beaux airs qu'ils avaient écoutés dans le camp militaire de la Grèce antique, elle aurait pu être magnifique si Aeneas n'avait pas chanté comme une casserole.

Par respect pour son ami défunt, ils l'écoutèrent en silence.

— C'était très beau, dit Liz d'une voix incertaine quand il eut fini.

— Oui, très touchant, ajouta Enndall faiblement.

Leonel s'arrêta brusquement pour se retourner vers Aeneas, forçant tout le monde à s'arrêter.

— Honnêtement, Aeneas, tu chantes comme un pied.

Briséis se tendit, mais Aeneas sourit puis éclata de rire.

— Franchement, ça m'est égal. Je vous devance tous d'au moins quelques siècles, et en qualité d'ancêtre, je déclare avoir le droit de chanter tout ce qu'il me plaît ! Tenez, celle-là, c'est mon chef de bande qui l'avait inventée.

Et il enchaîna à tue-tête avec une deuxième ballade, totalement loufoque et décalée.

— Non seulement il ne sait pas se battre, mais en plus, il ne sait pas chanter, marmonna Meng Zhou.

— Le silence, ce n'était pas si mal finalement ! remarqua Leonel.

Sur quoi Aeneas augmenta le volume. Leonel entreprit de chanter plus fort une marche militaire qu'il avait apprise l'année précédente, coincé dans les tranchées de la Première Guerre mondiale.

— Hé, c'est pas bientôt fini ce vacarme ? s'égosilla Liz à l'avant.

— Vous autres Blancs, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre, maugréa Ohanko avant d'entonner un nouvel air, cette fois beaucoup plus agressif et strident.

— Ohanko ! s'exclama Liz.

— On ne peut pas se boucher les oreilles, alors j'improvise !

— Ça manque d'un air civilisé, grogna Meng Zhou.

Et il ajouta au maladroït trio un hymne dégingolant de notes tout en retenue chinoise. Un sourire au coin des lèvres, Enndall y ajouta une comptine médiévale, et personne n'étant prêt à céder, la cacophonie devint totale. Il n'y avait plus qu'une solution, se joindre au concert céleste : Briséis s'égosilla à son tour, chantant *Frère Jacques, sonnez les matines*, comme si la chansonnette allait lui ouvrir la porte des cieux.

— Vous croyez que je ne peux pas m'y mettre aussi ? fit Liz. Vous croyez qu'on devient la star que je suis au xxxv^e siècle sans savoir utiliser sa voix ? Attendez un peu... LÀ-BAS ! Qu'est-ce que c'est ?

Liz pointait du doigt un cumulus flottant négligemment vers l'est. Une ombre émergeait du brouillard. Le nuage s'éloigna, laissant apparaître un groupe de voyageurs en file indienne vêtus comme eux de tuniques blanches. Ils se tenaient immobiles, main dans la main, aux aguets.

— Hé oh ! Par ici ! appela Enndall sans oser lâcher la main de Liz pour leur faire signe. Le bonjour à vous !

Enfin du monde ! Le vieux sage du désert leur avait assuré que d'autres équipes comme la leur arpentaient le Monde du Rêve, mais ils n'en avaient jamais rencontré.

— Vous croyez qu'ils peuvent nous comprendre ? demanda Ohanko.

— Pourquoi pas ? pensa Briséis tout haut.

Bien qu'ils viennent d'horizons différents, tous dans leur groupe se comprenaient, sans pouvoir se l'expliquer. Pourquoi en serait-il autrement pour d'autres résistants ?

— Qu'est-ce qu'ils font plantés comme ça ? demanda Leonel.

— Hé oh ! cria Liz, on est là ! ON EST LÀ !

Enfin les étrangers sortirent de leur torpeur et se remirent en route. Leur chemin s'élançait perpendiculairement à celui du groupe de Briséis, trois mètres plus haut. Bientôt, la file indienne foula l'air au-dessus de leur tête.

— Nom d'un chien, vous en faites un sacré boucan ! dit un

grand homme noir au crâne lisse. On se demandait bien ce que ça pouvait être, tous ces cris, depuis l'autre côté du cumulus.

— On ne crie pas dans l'opéra chinois, rétorqua Meng Zhou, on chante mélodieusement.

— On fait ce qu'on peut pour se détendre, renchérit Enndall. Vous ne pouvez pas imaginer comme on est contents de vous voir ! Alors, vous aussi, vous voyagez entre les époques ?

— Naturellement.

— Vous aussi vous avez été envoyés là par le vieil homme du désert ? renchérit Leonel.

— Qui d'autre, sinon lui ? On vous aurait bien serré la main, répondit le grand homme noir, mais je crois qu'on va s'en passer.

— Nous ne le prendrons pas mal, assura Liz. Alors, d'où est-ce que vous venez ?

Les nouveaux venus avaient déjà visité trois espaces-temps : les plaines d'Afrique trois mille ans avant Jésus-Christ, le Mexique du x^e siècle et l'Australie du xviii^e. Ils semblaient contents de leurs découvertes.

Chacun portait sur son dos une sorte de filet à papillons arrimé à son paquetage.

— C'est pour attraper des idées, leur assura une jeune femme, voyant leurs regards curieux.

Ses couettes roses lui donnaient un air enfantin, difficile à prendre au sérieux.

— Des idées ?

— Celles qui flottent dans l'air. On a beau voyager, s'escrimer, espionner, faire tout ce que vous voulez, sans idées, on ne va pas bien loin.

Ils la regardèrent sans comprendre.

— Vous ne vous êtes jamais demandé d'où venaient vos idées ? s'étonna le grand homme noir.

— J'ai toujours présumé qu'elles venaient de ma tête, admit Liz.

Un homme basané, la coupe au bol, secoua la tête d'un air navré.

— Les idées sont issues des fleurs de rêves, que seules les fées savent butiner. Vous plantez vos fleurs dans le Monde du Rêve, mais vos messagères les fées se chargent de répandre leur pollen dans le réel, pour que vous l'utilisiez. La légende raconte que la première fée ayant récolté une idée était folle amoureuse d'un homme. Or, pour que l'homme ait du temps à lui consacrer, il fallait qu'il apprenne à envisager sa vie autrement. Elle lui fit donc cadeau de la première idée de l'humanité : la notion du temps. Grâce à cela, l'homme put se projeter dans l'avenir, imaginer la culture de la terre et inventer les outils qui lui libéreraient du temps. Ainsi, ils vécurent heureux tout au long de la vie de l'homme. Quand l'homme mourut, la petite fée fut si triste qu'elle décida de répandre des idées à travers le monde à sa mémoire. D'autres fées trouvèrent le jeu amusant et l'imitèrent. Ainsi, des milliers de petites fées dispersent à présent des idées sur la terre. Mais dans le réel, les idées sont très volatiles. Vous devez d'abord les attraper avant de vous en servir. Pour cela, rien de tel qu'un attrape-idées.

— Ils vous ont déjà servi ? demanda Enndall.

— Grâce à eux, nous avons découvert bien des choses, assura la jeune femme en relevant son petit nez pointu. La Citadelle accueille ses élèves pour une durée de neuf mois. Ils restent dans des classes selon leur nationalité et côtoient les autres dans les parties communes. Certains rejoignent l'Élite, mais beaucoup ne parviennent pas au terme de leur formation.

— Il n'y avait pas besoin de traverser l'Atlantique avec des épuiettes pour apprendre ça, s'étonna Briséis, je l'ai su dès mon premier jour de cours !

L'Africain eut l'air vexé. Le soleil du moment, perché à l'ouest, inondait ses pupilles ténébreuses et son front lustré d'une douce lumière dorée. Il leva un sourcil.

— Et vous, qu'avez-vous appris ?

Meng Zhou ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa, ne sachant que dire. Briséis aurait bien voulu répondre, mais devant l'air assuré des étrangers, elle resta sans voix. Comment expliquer

que leurs corps demeuraient quelque part dans leur pays d'origine, et que leurs esprits seuls vagabondaient entre les époques et dans le Monde du Rêve ? Qu'en somme, ils ne faisaient que rêver ? Comment trouver les mots justes pour en parler, quand elle-même, au plus profond de son être, n'arrivait pas à y croire ? Chaque instant passé lui donnait la preuve du contraire : l'air frais sur son visage, les poils de ses bras hérissés lorsqu'ils traversaient une montagne nuageuse, ses pieds qui souffraient le martyre, et son cœur bondissant devant le spectacle grandiose du ciel... Jamais un rêve ne lui avait offert tant de prodigieux détails. Et jamais la réalité de son quotidien ne lui avait permis de se sentir si merveilleusement en vie.

— Notre voyage nous a confirmé que le temps n'est pas une ligne droite, déclara Ohanko. Mais je sais depuis longtemps que le temps est un cercle.

Liz toussota. On ne grandissait pas au quatrième millénaire avec ce genre de conception simpliste.

— Une ligne droite, c'est vraiment ridicule, appuya l'Indien, ses longs cheveux lisses et noirs dansant sur ses hautes pommettes.

— Je croyais qu'on avait opté pour une carte, intervint Meng Zhou. Le Monde du Rêve et la Citadelle sont au milieu, et les époques sont réparties autour.

Briséis échangea avec les autres une moue déroutée. Ils avaient déjà débattu sur le sujet sans réussir à tomber d'accord. Elle avait jusque-là défendu le point de vue de Liz et sa ligne droite, mais maintenant, elle n'était plus sûre de rien. Les étrangers ne semblaient pas impressionnés.

— Peut-être faudrait-il aussi vous procurer des attrape-idées ? glissa une femme asiatique sur un ton gentiment condescendant. Vous en trouverez sur la place du Temps.

— La place du Temps ?

— Nous en venons, ce n'est pas très loin.

— Par quel chemin ? demanda Enndall.

Jamais ils ne pourraient emprunter celui des étrangers. Même à terre, ils auraient eu des difficultés à gravir les trois mètres qui les

séparaient de la voie invisible perpendiculaire à la leur. Liz tira vigoureusement la main d'Enndall. Il était hors de question de se lancer dans une telle escalade.

— Ne vous en faites pas, rit l'homme basané, la place du Temps est sur tous les chemins. Vous finirez par la trouver.

Ils la découvrirent au débouché d'un cumulonimbus érigé en cathédrale. Une rumeur s'éleva d'abord des nuages, puis un concert de voix rauques brailant à tous vents, accompagnées de cliquetis, claquements, grincements, bruits mats et stridents. La cape de brume s'estompa et soudain, un village de roulottes irradié de soleil se matérialisa sous leurs yeux, au milieu du vide. Ils s'approchèrent, ébahis devant un tel enchantement.

Les dizaines de maisonnettes ambulantes aux toits pentus, parfois à plusieurs étages, s'agglutinaient autour de la place invisible, créant un cadre rassurant pour une foule de voyageurs vêtus de blanc qui, comme eux, avait débarqué des cieux. Tous y circulaient librement. Au milieu de la place se dressait un grand obélisque sur lequel était gravée une horloge sans aiguilles. De petits moineaux piaillaient sur les tuiles des toits, ajoutant au capharnaüm du marché.

— Et moi qui pensais avoir tout vu..., murmura Meng Zhou, se frayant un passage parmi les résistants.

— C'est pas croyable, renchérit Leonel, c'est...

— Trois attrape-idées pour le prix de deux ! cria un commerçant depuis le flanc ouvert de sa roulotte, balançant des filets à papillons sous leur nez. Des idées claires, ordonnées, pertinentes ! ajouta-t-il, la moustache frétilante. Efficacité garantie, vous ne serez plus jamais à court !

Comme une évidence, ses filets à papillons côtoyaient des loupes, des boussoles et des arrosoirs, de même que son voisin présentait pêle-mêle des boules de cristal, des dés à coudre et des brosses à dents.

— Astuces, trouvailles, l'illumination à portée de main ! scandait ce dernier en brandissant cérémonieusement des entonnoirs.

— Regardez les jolis chapeaux ! Qui veut un joli chapeau ? Très pratique, très seyant, à tout siècle, tout moment ! chantonna un troisième marchand pour lui disputer leur attention, jonglant avec une coiffe de paille, un chapeau melon et un casque de moto.

— Essayons de glaner le plus d'informations possible, dit Enndall. Et s'il faut acheter quelques babioles pour obtenir ce que l'on veut...

Une femme tira Meng Zhou par la manche :

— Miroir réflecteur de chimères, monsieur ! Très utile, infaillible !

— Comment êtes-vous arrivés jusque-là avec vos roulottes ? lui demanda-t-il. Vous ne les avez pas poussées dans les escaliers, tout de même ?

— Toutes ces choses ! s'exclama Aeneas. Regarde, Leonel, c'est toi dans le miroir ! Et là, c'est moi ? Mais oui, c'est moi ! Je ne m'étais jamais vu aussi bien ! On dirait un double de moi ! J'ai vraiment cette tête-là ? Et on peut voir les chimères aussi bien avec ça ?

— Moui, c'est pas mal, répondit Leonel, étudiant le miroir. Ceci dit, ça ne vaut pas les viseurs d'avenir de mon époque. En un coup d'œil, je peux savoir exactement combien de minutes et de secondes il me reste à vivre.

— C'est vrai ? fit Aeneas, ouvrant de grands yeux étonnés.

— Non, répondit Leonel l'air de rien en étudiant un stylo à idées noires, je voulais juste voir la tête que tu ferais.

Briséis ne put s'empêcher de sourire. Elle croisa le regard d'un marchand chauve qui l'alpagua aussitôt :

— Ah ! Mademoiselle, je sais ce qu'il vous faut !

Il lui tendit un petit réveil rond et doré, couvert de chatons peints à la main.

— Mon plus beau modèle du genre. Et toujours à l'heure. Pour preuve : il n'est jamais en retard.

Briséis le regarda de travers, jeta un coup d'œil à l'obélisque et à son cadran vide.

— Quelle heure est-il ?

Le marchand vérifia le cadran du réveil.

— Cinq heures et quart.

C'était bien l'heure indiquée sur le réveil, mais la trotteuse ne bougeait pas, et derrière l'homme, les dizaines de cadrans de son étalage – montres, horloges, pendules, coucou – indiquaient tous une heure différente.

— Pourquoi l'horloge de la place n'a-t-elle pas d'aiguille ? demanda Briséis.

— Parce qu'il n'y a pas de temps sur la place du Temps, répondit l'autre du tac au tac.

— Alors votre réveil ne risque pas d'être en retard, fit Briséis, sceptique.

— C'est bien ce que je dis.

— Pourquoi me faudrait-il un réveil s'il n'y a pas de temps ?

— C'est rassurant de savoir quelle heure il est. Vous n'avez pas l'air très rassurée.

— Il y a beaucoup de choses que j'aimerais comprendre...

— Sur le temps ? Alors j'ai ce qu'il vous faut ! s'exclama-t-il avant de courir à l'autre bout de son étalage où étaient amassées des cartes et constructions en tous genres, sur le comptoir, punaisées au mur et suspendues à des crochets.

— Comment voyez-vous le temps ? demanda-t-il en commençant à fouiller dans son fatras. En frise ? En sphère ? Symétrie mécanique ? Symplectomorphisme peut-être ?

— Est-ce qu'on ne devrait pas acheter des attrape-idées ? demanda Aeneas derrière elle. Ça nous aiderait peut-être à comprendre ce qui se passe ici.

— Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure utilisation de nos ressources, objecta Enndall.

— À moins que tu veuilles attraper Aphrodite avec, remarqua Leonel. Elle a peut-être des réponses à nous donner. L'Olympe ne doit pas être loin d'ici.

— Tu ne veux pas fermer ton clapet ? fit Liz. Ne joue pas avec ses dieux, tu vois bien dans quel état ça le met...

— Je voudrais la vérité, dit Briséis au marchand. Je veux comprendre comment fonctionne le temps.

Le marchand tourna vers elle un visage espiègle.

— Mais la vérité ne dépend que de vous, chère demoiselle.

— En cercle, dit Ohanko d'un ton assuré, par-dessus l'épaule de Briséis.

Ravi, le vendeur tira d'une pile de documents un calendrier en forme de disque sur lequel de jolies gravures représentaient chaque saison.

— Comment pouvez-vous nous expliquer le temps avec autant de schémas contradictoires ? protesta Briséis en réalisant que chaque carte représentait une conception différente de la chronologie.

— Il y a toujours une solution pour chacun, répliqua l'homme en bon commerçant.

— Mais il doit bien y en avoir une plus vraie que les autres !

— Je prends le cercle, conclut Ohanko.

— Comment payerez-vous ? J'accepte plus de deux mille monnaies, dit fièrement le marchand en ouvrant un tiroir aussi large que son comptoir. Vous êtes bien tombés. Mon voisin d'en face n'accepte que les yens de la cinquième dynastie tibétaine. Depuis que nous sommes ici, il n'a réussi à se faire payer que deux fois.

Briséis considéra la roulotte de l'autre côté de la rue. Un vieil homme immobile, assis en tailleur dans une robe cramoisie, y gardait un étalage de sabliers poussiéreux.

— Je n'ai que quelques plantes guérisseuses, s'excusa Ohanko auprès du premier vendeur.

— C'est parfait, c'est parfait, répondit l'autre en appuyant sur une manette qui fit sonner sa caisse enregistreuse.

Briséis repéra sur le comptoir une petite sculpture plaquée or. Des statuettes de chimères miniatures ornaient une pyramide de disques de taille décroissante, supportés par de fines colonnes.

Licornes, sirènes, angelots, lutins aux pattes de chèvres et autres créatures fabuleuses semblaient vaquer à leurs occupations et passer d'un étage à l'autre. Au sommet, deux dragons se battaient sous l'œil attentif d'un troisième.

— Est-ce que... ce seraient les dragons de la légende de la Citadelle ? demanda Briséis, songeant au tableau du combat des dragons qu'elle avait admiré dans l'école. Selon la Citadelle, le dragon noir, son emblème, menait la bataille contre le rouge, celui des résistants.

— En pyramide, bien sûr ! dit le marchand, les yeux pétillants, tout heureux d'avoir enfin trouvé de quoi la faire mordre à l'hameçon. Ce modèle est une théorie du temps de Neil Cuba Junior, je vous le conseille vivement. Tout en bas, vous avez le disque du réel, régi par une unité de temps très précise, comme vous pouvez le voir grâce aux inscriptions. Chaque étage représente les états du rêve, de plus en plus libres de toute contrainte temporelle. Ah ! Oui, et à la cime, ce sont évidemment le dragon noir de l'esprit, et le rouge du cœur, surveillés par le dragon turquoise de la sagesse — même si ici on ne peut voir les couleurs.

Briséis serra inconsciemment la sculpture entre ses paumes. L'angelot et les marchands de sable ne lui avaient-ils pas parlé de différents plans à travers lesquels le monde réel et le Monde du Rêve se rejoignaient progressivement ?

— À quel étage nous trouvons-nous ? demanda-t-elle.

L'homme se gratta le crâne, comme s'il ne s'était jamais posé la question.

— Ben, je dirais... peut-être au cinquième. Bien sûr, cette théorie du temps n'a jamais été vérifiée... Mais je peux vous la faire moitié prix, si vous voulez.

— Je n'ai pas d'argent, dit vivement Briséis.

Que ferait-elle d'une sculpture plaquée or de cinquante centimètres de haut pendant leur voyage ?

— J'ai quelques kalours, proposa Liz.

— Emballé, c'est pesé ! s'exclama le marchand alors que Liz lui tendait de petites pièces en papier mâché.

Il appuya sur la sculpture qui se replia sur elle-même pour devenir une sphère de quelques centimètres de diamètre, et la donna à Liz contre trois pièces.

— Il l'a pliée ! fit Briséis, abasourdie.

— Bien sûr, répondit Liz, amusée. À quoi servirait une statue qui ne se plie pas ?

Briséis hocha la tête, se demandant à quoi le quatrième millénaire pouvait bien ressembler si les statues de la place centrale des villes se mettaient dans la poche. Perdue dans sa rêverie, elle ne remarqua pas immédiatement qu'on lui tapotait l'épaule. Quand elle se retourna, elle fit face à un jeune homme de très mauvaise humeur.

— Courrier, dit-il, lui flanquant dans les mains un parchemin roulé et scellé à la cire rouge.

Surprise, Briséis l'observa refermer sa sacoche, lisser sa fine et longue moustache puis enfoncer son képi jaune d'un geste brusque avant de s'éloigner.

— Vous avez une lettre du facteur ? demanda le marchand d'un air curieux.

— Le facteur ? répéta-t-elle bêtement.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour l'ouvrir ?

Reprenant ses esprits, elle tira sur le parchemin pour briser le sceau et dérouler le papier. Qui donc pouvait lui écrire une lettre et trouver un facteur pour la lui porter au beau milieu du ciel ?

Ma très chère fille,

Mes expériences de physicien m'ont mené, il y a quelques années, à découvrir l'existence d'un hors-temps, d'un lieu que l'on peut atteindre uniquement en esprit puisqu'il est étranger à toute matière. À l'époque, je l'avais surnommé le Monde du Rêve. Cependant le rêve a vite tourné au cauchemar lorsque je me suis retrouvé prisonnier à l'intérieur de celle que l'on appelle la Citadelle.

Hier, deux angelots ont commis une double faute impardonnable : non seulement ils ont perdu l'ordre de mission contenant l'empreinte d'un futur élève, mais ensuite, cherchant à rattraper leur bêtise, ils ont désigné un inconnu de leur flèche. Connaissant mon savoir-faire, et me sachant de l'époque correspondante, ils m'ont offert de retrouver « l'erreur » et d'interrompre le processus de transfert dans la Citadelle. En échange, ils me rendaient ma liberté. Ils espéraient ainsi éviter la colère de la Citadelle.

Quelle a été ma surprise lorsque j'ai découvert que c'était toi, « l'erreur » ! Les angelots ne peuvent pas lire, vois-tu, ils n'ont pu reconnaître ton nom sur le dossier envoyé par le docteur Moulin.

J'ai accepté leur mission, sans rien dire. Dans quelques heures, je quitterai la Citadelle, et tu seras témoin de mon réveil.

Je n'ai jamais pu être élève, Briséis, et il me manque trop d'éléments pour percer un jour les secrets de la Citadelle. Mais toi, avec neuf mois d'études, tu auras plus de chances d'y parvenir. Je ne peux me permettre de laisser filer une telle occasion.

Je vais m'arranger pour que tu rentres malgré tout dans la Citadelle en créant mon propre passage : ton arrivée doit rester cachée des angelots. J'espère que tu me pardonneras un jour de te jeter ainsi dans la gueule du loup. C'est peut-être indigne d'un père, mais je reste convaincu que c'est la seule solution. Nous devons tout essayer pour empêcher la Citadelle de continuer d'abuser de son pouvoir.

Le temps est une chose bien étrange. Évite de répandre autour de toi les informations que tu reçois concernant différentes époques. Il faut respecter l'ignorance du passé, car les erreurs qu'elle engendre nous poussent à construire l'avenir. Pour la même raison, je ne peux malheureusement tout t'expliquer.

J'ai confiance en toi. Où que tu sois, si tu reçois cette lettre, alors mon messager aura réussi et tu seras sur la bonne voie. La route est longue. Garde courage.

*Avec tout mon amour,
Lucien*

PS : Ne révèle jamais aux angelots que tu es ma fille, ils te poursuivraient sans répit.

Briséis parcourut deux fois le texte rédigé hâtivement à la main. Elle n'en revenait pas. L'écriture petite et hachée ne laissait aucun doute : c'était la lettre que Llyr, l'ami d'Aeneas et d'Imène, lui avait confiée à Sparte et qu'elle avait perdue juste après l'avoir lue.

— Briséis, qu'est-ce que c'est ? demanda Liz.

— C'est grave docteur ? se moqua le marchand. Dites-moi mam'selle, il va peut-être falloir penser à inspirer, vous n'allez pas tenir longtemps comme ça.

— Le fa... eur..., s'étrangla Briséis.

— Pardon ?

— Le FACTEUR ! Où est le facteur ?!

Le commerçant sursauta, pointa un doigt en direction du centre de la place. Briséis repéra dans la foule le képi jaune qui traversait la rue de l'autre côté de l'obélisque. Elle se précipita à sa suite. Les résistants étaient plus nombreux près de la grande pierre. Rassemblés en groupes, ils échangeaient leurs découvertes, profitaient du repas de l'un et de la musique de l'autre. Elle fit des pieds et des mains pour se frayer un passage à travers les tuniques blanches. Au bout de la rue, le facteur enfourchait un monocycle doré muni d'un guidon.

— Attendez ! cria-t-elle, agitant son rouleau de parchemin pour attirer son attention. Je voudrais vous poser une question !

Mais le facteur ne l'entendait pas. En équilibre précaire sur son monocycle, il faisait sonner sa clochette pour qu'on le laisse passer, s'emportait contre les distraits qui le contraignaient à ralentir. Briséis n'était plus très loin.

— Qui vous a donné cette lettre ? cria-t-elle encore, espérant qu'il se retourne.

Tout proche de la dernière roulotte, le facteur avait pris de la vitesse. Elle piqua un sprint. Plus que quelques pas. Elle tendit la

main pour l'attraper par l'épaule, mais tout à coup il tomba dans le vide. Briséis percuta le bras d'un homme.

— Oh là, doucement jeune fille, tu n'as pas d'ailes, toi, il me semble ! s'exclama le marchand qui la retenait par la taille, tandis qu'elle reprenait son souffle, effarée.

Sous ses pieds, le monocycle chutait toujours.

Mais soudain de petites ailes se déployèrent au centre de la roue, et comme le facteur continuait de pédaler, elles l'emportèrent doucement jusqu'au prochain nuage.

— Eh ben ça, c'est du transport ! s'exclama Liz arrivant essoufflée derrière eux. Briséis, est-ce que tu vas me dire ce qui se passe ?

Briséis lui tendit la lettre de son père.

— La lettre que j'ai reçue en Grèce. Le... facteur vient de me la redonner, et il est parti sans me dire d'où il la tenait.

— Quoi ?

— Si tu veux revoir le facteur, écris une lettre et il viendra la chercher, dit le vendeur de plumes et pinceaux. Il n'y a vraiment pas de quoi risquer ta vie.

D'après lui, peu importait l'adresse ou le destinataire. En qualité de résistante, il lui suffirait d'écrire un nom sur l'enveloppe pour que le facteur se charge de la mener à bon port. Il viendrait dès qu'il en aurait le temps. Briséis le remercia vivement.

— Le messenger qui t'a envoyé la lettre de ton père la première fois doit nous observer, réfléchit Liz tout haut alors qu'elles revenaient vers le centre de la place. Sinon, comment aurait-il su que tu avais perdu ta lettre, et où t'envoyer ce deuxième exemplaire ? C'est sans doute le vieil homme du désert. Je ne vois pas qui d'autre...

— Il a dit qu'il ne connaissait pas mon père.

— Le vieux nous a dit ce qui l'arrangeait.

— Mais pourquoi le vieil homme nous enverrait-il cette lettre sans autre explication ?

— Va comprendre...

— Il faut faire revenir le facteur.

Elles retrouvèrent leurs compagnons de route assis parmi d'autres voyageurs autour d'un feu, au pied de l'obélisque. Les flammes crépitantes projetaient de grandes ombres noires : le soleil se décidait enfin à se coucher. Liz passa de l'un à l'autre pour leur chuchoter la nouvelle sans interrompre le discours enflammé d'une femme debout au milieu du cercle. Les protestations fusèrent. Briséis laissa ses amis se concentrer sur l'exposé de l'oratrice qui détaillait l'organisation hiérarchique des fonctionnaires de la Citadelle, avec ses veilleurs, pédagogues, orateurs, etc. Briséis connaissait tout cela depuis longtemps, et savait ce qui lui restait à faire.

Elle sortit discrètement du papier pour rédiger une lettre, mais s'aperçut que son dernier stylo ne fonctionnait plus. Près d'elle, Enndall et Ohanko avaient fait de belles emplettes : leurs sacs de cuir avaient doublé de volume. Ohanko retourna bruyamment le contenu de son sac trois fois et lui dénicha de l'encre, mais un regard incendiaire de Meng Zhou l'empêcha de recommencer pour trouver une plume. Ohanko tira celle qui dépassait du sac d'Enndall, trop absorbé par le récit de la conteuse pour protester, et la mit dans les mains de Briséis avec un clin d'œil complice.

Cher Papa,

écrit Briséis, appuyée contre la surface lisse du sol invisible. Son regard se perdit dans l'obscurité du vide sous leurs pieds. Par où commencer ?

J'ai bien reçu ta lettre. Deux fois. Un vieil homme de l'Antiquité me l'a donnée la première fois, et maintenant, le facteur. Ton messenger, où qu'il soit, a bien fait son travail. Malheureusement, je n'ai été élève dans la Citadelle qu'un seul mois : j'ai bien peur de ne pas en avoir découvert suffisamment pour remplir la mission dont tu m'as chargée. Mais il n'y a peut-être pas grand-chose à découvrir en suivant simplement les cours. C'est en tout cas ce que pense mon ami Benji.

Benji. Briséis se demandait bien ce qu'il était advenu de ce grand garçon aux airs supérieurs qui avait fini par la prendre sous son aile. Ensemble, ils avaient exploré les couloirs interdits de la forteresse. Grâce à lui, elle avait visité la mystérieuse bibliothèque, au cœur de la Citadelle, et avait découvert avec effroi le livre de sa propre vie. Benji suivait-il encore le cursus de l'école avec Willis, Christophe, et tous les autres ? Les reverrait-elle un jour ?

Je voyage maintenant avec un groupe de résistants. Là encore, tout ne se déroule pas comme tu l'espérais : en Grèce, les angelots ont découvert ma présence avant que je puisse lire ta lettre, et ils savent à présent que tu es mon père.

Nous partons pour une autre époque. Je ne sais pas laquelle, et je ne sais pas bien comment nous allons nous y prendre là-bas pour espionner l'Élite formée par la Citadelle, pour comprendre par quel moyen elle contrôle l'époque. Si tu reçois cette lettre et que tu peux y répondre, s'il te plaît, donne-moi plus de détails sur ce que tu sais.

Briséis avait d'autres questions sur le bout de la plume, mais elle était trop impatiente de voir revenir le facteur. Elle signa la lettre, la roula et trouva dans la doublure de son sac jaune poussiéreuse un bout de ficelle pour maintenir le tout. Elle inscrivit le nom de son père sur le parchemin roulé :

Lucien Riccetti

Elle parcourut la foule des yeux, dans l'espoir utopique d'y repérer un képi jaune. Si le facteur n'était pas parti trop loin, peut-être pourrait-il revenir sur ses pas ?

La résistante passionnée avait laissé place à une dame plus âgée et un peu enrobée. Ses lèvres pincées peintes en rouge vif remuant à toute allure, elle défendait son point de vue contre un petit maigrelet qui prenait l'audience à témoin pour ridiculiser son propos.

— Je me fiche de savoir si les chimères ne sont qu'une illusion ! Leur impact sur le monde, lui, est aussi réel que notre réseau de résistance ! Seuls nos esprits voyagent, et nos actions ont des répercussions dans le monde physique. Pourquoi serait-ce différent pour les chimères ?

— Ils débattent de l'existence des chimères, expliqua Liz à Briséis pour la mettre à la page.

— Ils devraient demander aux marchands : ils doivent en savoir plus que nous.

— C'est qu'ils ont sur la question des avis au moins aussi variés que sur celle du temps, si tu vois ce que je veux dire.

— Nous ne pourrions pas redresser les torts de la Citadelle si nous nous laissons emporter par ses histoires, enchaîna le maigrelet. Notre rôle n'est pas de combattre les chimères mais les légendes répandues par l'Élite à leurs sujets ! Ce sont elles qui sont à l'origine de tous les dégâts. Y'a qu'à voir la légende des cavaliers noirs !

— Mais vous n'avez pas la moindre idée de ce que ressentent les victimes d'une telle illusion !

— Comme tous ici, puisque il faudrait avoir été élève pour en avoir fait l'expérience !

Meng Zhou toussa dans sa barbe. Les deux résistants se tournèrent vers lui. Le général se leva et de la main désigna Briséis, qui se tassa sur elle-même. Une centaine de personnes braquèrent leurs yeux sur elle. Elle se promet de faire payer un jour à Meng Zhou son manque de tact, se résigna à se lever et s'éclaircit la gorge.

— J'ai été victime de la légende des cavaliers noirs avant de m'échapper de la Citadelle.

Le maigrelet fit taire les exclamations et l'invita à poursuivre. Briséis chercha ses mots.

— J'avais entendu parlé de ces cavaliers noirs qui gardaient les portes de la Citadelle. J'avais vu la légende représentée dans les joutes de sudokus, et aussi la peur dans les yeux des techniciens périphériques qui habitent la ville basse... Mais quand les cava-

liers noirs m'ont kidnappée... C'est comme un froid qui pénètre dans votre cœur, et... J'ai beau savoir maintenant qu'il s'agissait de mes compagnons de voyage qui étaient venus me chercher... j'en garderai toujours un souvenir traumatisant.

— Tu as cru à l'illusion de la Citadelle, ce jour-là ? demanda le maigrelet.

— Tout me paraissait incroyablement réel. La fumée qui me piquait la gorge et les yeux, l'odeur du sang, le carnage des cavaliers tuant tout sur leur passage... J'en ai encore la chair de poule.

— Tu reconnais donc la puissance de la manipulation psychologique qu'exerce la Citadelle.

— Bien sûr.

— Et tu reconnais que la Citadelle n'a pas besoin de faire appel à ces soi-disant chimères pour faire tourner le monde. Il suffit de manipuler les esprits.

— Évidemment, marmonna Leonel, et Liz approuva d'un hochement de tête.

Briséis sentit un pincement au cœur : elle avait espéré que la comédienne se rangerait de son côté, qu'elle croit elle aussi aux chimères.

Le maigrelet poursuivit :

— Les chimères dont parlent les marchands de sable du désert ne sont que des idées. C'est une joute de l'esprit qu'il faut mener, pas une chasse aux créatures imaginaires.

Briséis resta silencieuse. Tous attendaient sa réponse.

— J'aurais sans doute défendu ce point de vue si je n'avais pas eu affaire à des chimères dans le monde réel. Mais en Grèce, à Sparte, j'ai failli mourir entre les serres de harpies. C'est le genre d'expérience qui vous fait changer d'avis.

— Raconte-nous ! demanda avidement l'adversaire du maigrelet, comme si elle tenait sa revanche.

Alors, Briséis répéta son explication, déjà donnée à son groupe avant de démarrer l'ascension de l'escalier en Grèce. Comment le roi des Spartiates, Agis, un membre de l'Élite Alpha, avait conversé avec les angelots invisibles. Il avait ensuite fait venir des

harpies, tout aussi invisibles, amenant avec elles un prisonnier, Llyr, un ancien résistant. Briséis avait aspiré malgré elle l'insigne des angelots dissout en poudre, le monde physique était alors devenu flou et les harpies lui étaient apparues. Puis les angelots l'avaient transportée dans la Citadelle à travers un plan de réalité d'ordinaire accessible uniquement aux chimères. Ils avaient voulu lui soutirer des informations à propos d'une lettre dénonçant leur erreur, qu'ils souhaitaient retrouver, et qu'elle tenait aujourd'hui entre ses mains. Une multitude de chimères était ensuite sortie des tableaux accrochés dans les couloirs de la Citadelle pour lui arracher cette lettre, puis le dragon de la Citadelle était arrivé...

— Attends, attends, tu veux nous prouver l'existence des chimères parce que tu en as vu après avoir inspiré de la *poudre* ? appuya le gringalet.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Briséis sentait la foule changer silencieusement de camp.

— Pas n'importe quelle poudre... L'insigne des angelots... Mais peu importe ce qui s'est passé dans la Citadelle. Je n'ai pas été la seule à réagir à la présence des harpies en Grèce. Le roi des Spartiates aussi avait peur, je l'ai vu dans ses yeux. Pourquoi un membre de l'Élite aurait-il eu peur d'une illusion ?

— Tu l'as dit toi-même, les élèves de la Citadelle sont les premiers à subir les illusions des cavaliers noirs. Qu'est-ce qu'un membre de l'Élite, sinon un élève resté un peu trop longtemps dans la Citadelle ?

Le cœur de Briséis chavira. Pouvait-il avoir raison ? Le gringalet savourait le murmure de la foule. Non, ce ne pouvait pas être qu'une illusion...

— La Citadelle ne peut pas tout faire seule, elle a besoin d'une élite qui sait ce qu'elle fait. Le roi portait une cloche dans sa main, il s'en est servi pour communiquer avec les angelots. J'ai vu des passeurs de la Citadelle le faire aussi quand j'étais élève, dans des pièces reculées encombrées de tableaux de chimères. J'ai vu des tableaux de chimères accrochés dans des endroits incongrus, comme sous la piste du terrain de joute, un lieu où personne ne se

rend, hormis peut-être ces mêmes passeurs. La Citadelle regorge d'œuvres d'art, et pourtant la majorité des tableaux que l'on voit dans les couloirs représentent des chimères. J'ai du mal à croire que tout cela ne soit qu'une gigantesque coïncidence. Et puis le roi et moi ne sommes pas les seuls à avoir subi la présence des harpies. Les chimères avaient fait un prisonnier spartiate, un homme qui ne s'était jamais rendu dans la Citadelle. Ça ne l'a pas empêché d'être étouffé par leurs serres et emporté...

Croisant le regard d'Aeneas, Briséis rougit de son mensonge. Il n'y avait pas eu qu'un seul prisonnier : en plus de Llyr, les harpies avaient capturé Imène, la jeune femme d'Aeneas. Briséis l'avait vue elle aussi se faire traîner par les chimères, et quoi qu'Enndall en pense – lui seul parmi ses compagnons connaissait toute l'histoire –, il était très probable que la jeune Spartiate n'ait pas survécu. Avant de disparaître, Imène avait fait promettre à Briséis de ne rien dire de sa mort à Aeneas. Son mari devait aller de l'avant. Briséis respecterait ce choix, mais son secret était lourd à porter.

— Croyez-moi, je suis la première surprise, mais les chimères existent. Et elles n'ont pas les meilleures intentions.

Une jeune fille indienne leva une main timide.

— Tu as d'abord été élève avant de devenir résistante..., dit-elle d'une voix fluette. Est-ce que ça veut dire que tu n'as pas démarré ton voyage volontairement ?

— Oui, c'est ça.

— Alors tu as signé un contrat avec la Citadelle ?

— Oui, souffla Briséis, une pointe au cœur. Je ne serai pas libre de me réveiller à la fin de mes neuf mois comme vous autres résistants. Je suis arrivée dans la Citadelle parce que mon père m'y a envoyée, grâce à ses expériences. Vous, vous avez commencé votre voyage lors d'un somme. Vous vous êtes réveillés dans la hutte du vieil homme, sans comprendre comment ni pourquoi vous étiez arrivés là. Le vieil homme nous a suggéré qu'une partie inconsciente du cerveau provoque ce départ de l'esprit vers le Monde du Rêve. Même si nous ne découvrons jamais ce qui a réel-

lement déclenché votre voyage, au moins personne ne vous retient en otage. De mon côté, si je ne trouve pas le moyen de révéler le Grand Secret de la Citadelle d'ici la fin de mon voyage, je resterai très probablement coincée ici, ou dans la ville basse de la forteresse, jusqu'à ce que mon corps végétatif meure de vieillesse.

— Nous ne laisserons pas une telle chose arriver, assura Enndall, se levant à ses côtés.

— Mais..., fit la jeune fille indienne d'un air désolé, des résistants cherchent à découvrir le secret de la Citadelle depuis toujours...

— Ils ont pavé la route pour notre arrivée, repartit Enndall. Il faut bien que cette quête finisse un jour. Nous serons les derniers.

Briséis n'apprécia pas beaucoup le long silence qui s'ensuivit.

Un homme leva un verre, et cria dans la nuit :

— Longue vie aux résistants !

Et la foule clama en écho :

— LONGUE VIE AUX RÉSISTANTS !

LA NUIT DES TEMPS

Soudain les résistants rassemblés autour de l'obélisque semblèrent tout oublier du débat qui faisait rage. Briséis aurait préféré voir la conversation se poursuivre, mais la foule, ébranlée par son histoire, n'avait plus le courage de polémiquer. Des musiciens sortirent leurs instruments venus de siècles et de continents diamétralement opposés, et improvisèrent des rythmes curieux, métissages de musiques tribale, baroque, hard rock, mystico-classique, futuriste. Suivit un bal impromptu sur le plancher invisible, où chacun tâchait de retrouver un semblant de mélodie à laquelle se raccrocher pour exécuter une danse digne de ses origines spatio-temporelles.

Briséis observa la scène, recroquevillée dans son coin. Même en restant discrète, elle ne comptait plus les regards compatissants offerts à la dérobée, censés lui remonter le moral. Pas un seul résistant ne croyait au miracle qu'avait défendu Enndall. Ils le savaient tous, elle finirait enfermée dans la Citadelle, et ils en étaient terriblement désolés. À chaque regard croisé, une image se formait plus nettement dans l'esprit de Briséis : son corps végétatif laissé au soin de sa mère ; vieillissant année après année ; assis

piteusement dans la cuisine impeccable de sa petite maison de banlieue, exactement là où s'était si longtemps trouvé son père...

— Ne fais pas attention aux sceptiques, lui glissa Enndall, la prenant par les épaules. Ils n'ont jamais rien accompli de grandiose dans la vie. Crois-en ma longue expérience de chevalier.

— Vous avez pu trouver des informations utiles, tout à l'heure ? Je vois que tu as acheté beaucoup de choses.

— Pour rien, j'en ai peur. Il n'y a pas deux marchands qui aient la même explication sur la façon dont ils sont arrivés ici... Ni sur ce que nous, les résistants, devons accomplir. Mais il ne faut pas s'en inquiéter, nous allons trouver des pistes.

— J'ai écrit une lettre à mon père pour faire revenir le facteur, lui répondit-elle, tâchant de retrouver le sourire. Avec un peu de chance, il ne va pas tarder. Il pourra sans doute nous dire qui est le messager de mon père.

— Voilà l'attitude qu'il nous faut ! Tu dois toujours garder confiance, Briséis, c'est la seule solution. On va y arriver, tu vas voir. Préviens-nous quand ce facteur se montrera.

Enndall ne forçait pas son enthousiasme et cela lui réchauffa un peu le cœur.

Les conversations allaient bon train autour de la piste de danse. Tout près de Briséis, Ohanko expliquait à une Congolaise dubitative le principe pourtant évident du voyage de l'esprit dans le monde physique :

— Ton esprit est comme l'eau : il peut être aussi volatil que la brume emportée par le vent quand tu voyages dans le Monde du Rêve ; et aussi dur que la glace de l'hiver quand le moment vient de te matérialiser dans le monde physique. Tu marches, légère comme les esprits parmi les nuages, puis tu retombes sur terre et tu retrouves l'état solide.

— Et comment est-ce que je retombe ? Comme de la pluie ?

Ohanko réfléchit un instant, en proie au doute.

— Non, tu ne passes pas par l'état liquide.

— Comment le sais-tu ? demanda la femme, perplexe.

— C'est évident.